

ait de la sensibilité. Alors, en ce cas, j'en ferai une bonne élève et une enfant heureuse.

Et voilà qu'elles partirent toutes deux pour la promenade.

Arrivée devant la porte où se tenait la malheureuse dont je vous ai parlé, voilà Roseline qui lève timidement les yeux vers sa compagne, et voilà aussi que les yeux de M^{lle} Finon répondent joyeusement :

— Oui !... mais oui !...

Vite, vite, Roseline fouille dans la poche de sa vareuse et elle va tendre une pièce à la pauvre vieille, tout comme elle l'avait vu faire à d'autres personnes. Elle revient tout émue vers M^{lle} Finon, et, au lieu des aigres paroles de naguère, elle entend une voix douce qui lui dit :

— C'est bien, ma petite chérie, je suis contente de vous !...

Croyez-vous?... Pour être satisfaite, cette bonne M^{lle} Finon demandait à Roseline d'agir précisément selon ses aspirations !... Comme on allait être heureuses ensemble !...

Et les jours coulèrent, lumineux, et Roseline devint gaie comme on l'est à son âge quand on possède un tendre cœur, et ses joues devinrent rondes, et roses, et ses parents eurent la joie de dire à leurs amis :

— Notre Roseline a tout à fait bonne mine maintenant. C'est très curieux ! C'était une petite fille triste et elle est devenue gaie comme un pinson depuis qu'elle est avec M^{lle} Finon, qui pourtant

la fait étudier sérieusement, tandis que M^{lle} Patrok la laissait libre de jouer presque tout le temps. Et elle qui nous laissait garnir sa bourse avec indifférence, elle nous demande toujours de l'argent. Et elle rit, et elle nous dit : « J'aime tant acheter des gâteaux ! »

Mais, remarquez bien que Roseline ne disait pas qu'elle aimait manger des gâteaux, elle ne disait pas pour qui elle dévalisait la boutique du pâtissier, elle ne disait pas comment elle dépensait son argent, de complicité avec M^{lle} Finon... Ses parents étaient heureux de l'entendre rire aux éclats et elle leur prodiguait cette satisfaction avec des phrases malicieuses où il y avait un joli sous-entendu :

— Ah ! j'aime me promener avec Mademoiselle... Nous rencontrons souvent des personnes qui nous reconnaissent... et qui paraissent bien heureuses de nous voir... Et puis, vous savez, quand je veux entrer dans une boutique pour dépenser mon argent, eh bien, Mademoiselle ne se fâche jamais !... Ah ! je l'aime bien, ma petite M^{lle} Finon ! Oh ! bien sûr, c'est vous deux, mon papa et ma maman que j'aime d'abord, mais après, c'est tout de suite le tour de Mademoiselle... Et puis, encore après, eh bien ! j'aime tout le monde !...

Et, en parlant, Roseline ouvre ses bras comme si elle voulait embrasser et consoler tous les malheureux.

ALICE VERLAY.



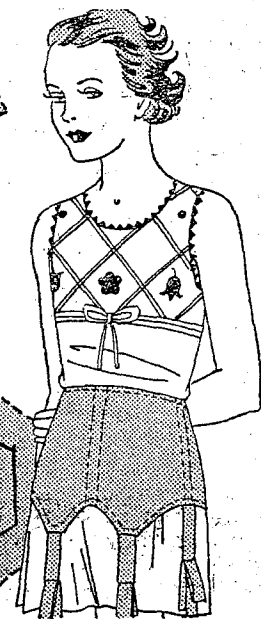
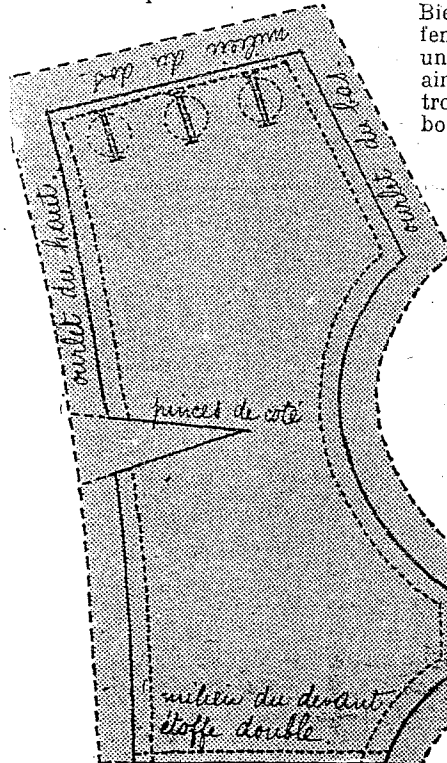
le trousseau de bleuette

ceinture

Bleuette, avec son nouveau trousseau élégant, a besoin d'une ceinture non moins élégante. En voici un modèle, fort simple, mais d'une coupe parfaite.

Poser le patron sur le tissu double et tailler soigneusement.

Bien noter que le devant est fendu au milieu et comporte une couture avec piqûres, ainsi que les côtés, où se trouvent les pincés qui emboîtent les hanches.



Faire une piqûre tout autour pour maintenir l'ourlet et poser quatre rubans doubles, qui formeront jarretelles et retiendront les bas de Bleuette. Le dos de la ceinture, qui est ouvert, est muni de boutonnères d'un côté et de petits boutons plats en

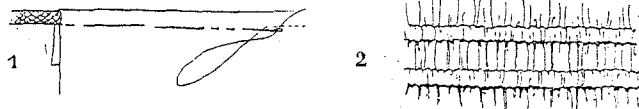
nacre de l'autre. Tailler cette ceinture dans du coutil souple, de la satinette ou mieux — et plus élégant — dans du ruban de satin rose. Si le ruban est un-peu plus mince, le mettre en double épaisseur.

SI NOUS UTILISONS NOS DOIGTS DE FÉES

LES COULISSÉS

La mode est aux « enjolivures », Suzette. A côté des petites robes, des petits blouses, des petits tabliers tout simples, il est agréable maintenant d'en posséder de plus ouvragés. De ces « enjolivures » il en est de très faciles à faire qui n'exigent pas d'être une lingère très experte pour savoir les exécuter : les coulissés sont de celles-là.

Un coulissé, vous savez ce que c'est, c'est tout simple : on coud dans du tissu une coulisse — espèce de ficelle en coton souple et dont la taille varie de la petite coulisse à peine plus grosse qu'un fil à broder, jusqu'à celle des grosses mèches épaisses de plusieurs pouces. On la coud en l'enfermant bien serrée dans le tissu replié à plat autour d'elle et en ayant grand soin de ne pas coudre dans la coulisse, car le coulissage alors ne marcherait plus. Quand on a été



au bout du tissu, on arrête naturellement la couture, puis on fronce le tissu sur la coulisse.

Cela ne semble pas malin, mais demande cependant l'observation de plusieurs règles. D'abord, pour la quantité d'étoffe à prévoir. Pour le coulissé comme pour les fronces, il faut compter une fois et demie la longueur que le travail doit avoir une fois fini, c'est-à-dire que s'il vous faut un mètre de coulissé, vous devez prendre un mètre cinquante d'étoffe. Remarquez pourtant que cette règle varie avec les circonstances, car si vous avez un tissu très léger, un crêpe Georgette, par exemple, ou une mousseline, il supportera d'être plus froncé et vous pourriez mettre plus d'une fois et demie la longueur souhaitée ; au contraire, un velours ou un tissu d'ameublement un peu épais, même un tissu raide comme l'organdi, demanderait moins qu'une fois et demie la longueur à obtenir.

Ce point important fixé, il faut veiller aussi à ce que votre coulisse soit bien cousue droite entre le tissu. Voici comment vous pourrez vous assurer cette rectitude dans un tissu de lingerie, mousseline ou linon : vous tirerez un fil comme pour un jour, vous placerez votre coulisse le long de ce fil tiré qui vous servira de guide ; alors, vous n'aurez plus qu'à replier le tissu derrière la coulisse et à glisser votre couture en point avant à la place du fil enlevé.